

## CHAPITRE PREMIER

Bien plus tard.

Au-dessus de la Seine-et-Marne.

Aujourd'hui, j'ai envie de vivre.

Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être simplement parce qu'il fait encore doux ici, accroché au ciel. Ou alors ma bonne étoile est en phase avec le feeling de la journée. Va savoir.

Tandis que mon esprit divague, porté par la légèreté du moment, je laisse mes yeux plonger vers le sol. Depuis longtemps, on sait la notion de pays être une merde. Comme si ériger toujours plus de frontières était le seul moyen de vivre ensemble. Paradoxal. Je le tiens de mon vieux complice Armand. Il suffit de consulter le passé, proche ou lointain, pour prendre la pleine mesure de l'iniquité d'une telle organisation. Mais, je l'admets volontiers, tout semble plus clair vu d'une certaine hauteur. D'ailleurs, depuis le siège de mon ULM, les gesticulations frontalières de mes semblables confinent au ridicule.

D'ici, les villes habitées que je survole sont autant de furoncles à la surface de la plaine. Barricades hérissées de tessons de haine. Un méchant eczéma sur la croûte terrestre. Dois-je me considérer comme privilégié pour autant ? Je ne le crois pas. Chacun se taille une place à la hauteur de ses compétences. Il est vrai que j'ai eu pas mal de chance jusqu'ici. Au fond de moi, je sais que le mérite n'a pas grand-chose à y voir.

Deux cent quarante mètres plus bas, la grande bande sombre mangée d'herbes folles, qui fut jadis la N104, file vers le nord. Je n'ai qu'à la suivre pour rejoindre le terrain de Pontault. Encore une quinzaine de minutes. Ensuite, autant à vélo et hop ! Au dodo. J'espère qu'ils ne seront pas trop chicaneurs à la porte de l'est.

Loin, sous mon aile gauche, le soleil enflamme encore la savane de l'Essonne. J'ai dû traîner plus que d'habitude. Dans ma barbe naissante, je sens un sourire se dessiner. Je ne fais rien pour le masquer, ici personne ne me voit. San est de plus en plus belle. Ses courbes en clairs-obscur, dans les rais de soleil enfumés par la cheminée... Regarder couler le fleuve, par le hublot au pied de son lit, tandis que *Tudora* — sa péniche — nous berce dans le lent courant de la Seine. Je me dis qu'un jour nous larguerons les amarres et nous nous laisserons porter jusqu'à la mer. Bien sûr, c'est une illusion. Entre nous et la grande flaque, il y a trop de territoires dangereux à traverser. Trop d'inconnu, de pièges mille fois plus sournois que tous les bancs de sable du fleuve. Mais l'idée nous fait rêver. On se raconte une autre vie. Elle sait qu'il y a bien plus de risques encore à ne pas vivre complètement un amour. Elle sait tant de choses.

Tout ça en deux ou trois heures volées, chaque quinzaine, à nos existences écartelées. Ça y est, mon sourire est parti. Retour aux dures réalités de ce putain de quotidien.

En attendant un futur qui chante, je ferais mieux de me concentrer sur le pilotage. Un kilomètre plus à l'ouest et je passais la ligne de partage ! Ceux des plaines ne sont pas tendres avec les volants. Pas trop envie de me faire descendre. Par chance, cette ligne n'existe qu'autour de Melun. Résultat d'un des rares accords entre citadins et hors-murs. D'une pression sur le palonnier et le manche, l'ULM revient vers la route. Ça tangué un peu — le maudit vent du nord s'est levé.

Une bonne combine, tout de même, d'avoir offert mes services de pilote aux gardiens de Pontault. Le seul moyen de me faire allouer un crédit de carburant. Sans ces précieux bons, pas de visite à San ; enterrée la chaude passion. Enfin, sans mes ailes, je ne l'aurais jamais connue. Un sourire en coin étire mes lèvres ; comment ai-je pu vivre jusqu'à l'instant T de notre rencontre ? Et survécu à cette platitude insondable ? Depuis nous, le monde — mon monde — n'est plus le même. L'air y a une saveur différente. Il vibre.

En parlant de vibration... quelque chose cafouille soudain. Un coup d'œil à la jauge... non, rien de ce côté-là, j'ai largement assez pour rentrer. Pourtant, sous le capot devant moi, le moteur s'emballe puis perd des tours. Je sens de mauvais picotements me parcourir l'épiderme.

— Merde ! Saloperie d'essence...

À Melun, ce fumier de mécano a encore trafiqué le mélange. Il a dû le rallonger à l'eau ou à l'alcool de patate. Cette fois-ci je vais vraiment l'étriper. Au cours actuel, je ne peux me permettre que le strict nécessaire. Autrement dit : trois litres, même avec mes bons de carburant ! Ça laisse peu de marge pour un trajet qui devrait en brûler deux et demi... L'aiguille du compte-tours fait du yoyo sur mes nerfs. Rien à faire, je perds de l'altitude. Sur ma gauche, les rares lumières de Brie-Comte dessinent un pointillé sur la plaine sombre. Si je réussis à maintenir la vitesse, je peux encore arriver jusqu'au terrain. Cinq ou six minutes, c'est tout ce que je demande. Autour du manche, mes mains sont poisseuses. Comme un film au ralenti, je revois mon frangin me donnant des leçons de pilotage. Dans ce même siège.

*Surveille l'assiette, fais gaffe à ta vitesse, léger sur le manche, léger...*

Ouais, ouais, je fais ce que je peux, moi !

La théorie est une chose, la panne en est une autre. Se concentrer. Voyons, altitude : deux cent vingt mètres, ça devrait aller — si le vent contraire ne forçait pas. Dans un sens, heureusement que le soir tombe car il

ne fait pas bon voler en rase-mottes par ici. À cette heure fraîche, les chasseurs doivent déjà être autour de leurs feux. Une chance pour moi.

Consciencieusement, j'énumère la check-list. Le son de ma propre voix a un effet calmant. Je prends bien soin de respirer à fond entre chaque contrôle. Peu à peu, mes tempes se relâchent, en dépit des ratés croissants du Rotax.

— Vitesse : cent vingt... en baisse constante. Carburant ok, sauf pour la qualité ! Altitude... altitude, bon Dieu ! Cent quatre-vingt mètres...

J'ai perdu quarante mètres en une minute ! Sous le Savannah, le moutonnement des arbres se rapproche. Pour comble, à cet endroit, la route est sinueuse, en montagnes russes, et passe sous des ponts ! Et ce putain de moteur qui ratatouille toujours. Cent soixante mètres... vitesse : cent dix. Inévitable : plus je ralentis, plus je tombe. Balistique de base.

*Tant que tu as de l'énergie, tu voles...*

Une méchante sueur dégouline comme si toutes les vannes de mon corps s'étaient ouvertes d'un coup. De plus en plus fréquemment, je dois rattraper les embardées de l'engin. Vitesse : quatre-vingt-dix... à soixante-cinq ce sera le décrochage, la chute comme un gros canard sans ailes. La silhouette noire de l'ancienne tour de guet de Lésigny passe sur ma droite. Trop bas ! Je suis trop bas.

La mort dans l'âme, je tente de repérer la dernière ligne droite praticable. Il me restera quatre ou cinq kilomètres à faire à pied. Dans la nuit, avec juste mon vieux calibre 22. Dire que je refuse toujours de m'encombrer d'un fusil ! Un instant, je pense à jeter par-dessus bord ma cargaison de troc. Non ! Une vingtaine de kilos de moins ne me ferait pas gagner assez d'altitude. De plus, ce marchandage a été bien trop âpre pour que j'en abandonne le fruit. Tant pis, je le porterai donc sur mon dos. J'évite de penser aux bandes d'H-M — les hors-murs — qui traînent autour de Pontault. Ces temps-ci, elles sont de plus en plus nombreuses et font parfois le coup de feu avec les guetteurs. Depuis que le Comité Urbain leur a interdit l'accès à la ville, les tensions latentes se transforment parfois en affrontements au pied des barricades de la Ceinture.

Devant moi, le tracé de la route se redresse enfin, une ligne sombre sur la noirceur de la forêt. Pourvu qu'ils ne l'aient pas encombrée de blocs ou d'épaves. Depuis le ciel, je les ai souvent vus agir ainsi, dressant le poing vers moi. Parfois même gaspillant de précieuses cartouches. Tant bien que mal j'aligne l'appareil, pas le temps de faire un passage d'approche.

Image furtive. De gros goélands patauds se posent sur un lac gelé, dans les docus enregistrés de mon enfance. Quand la télé fonctionnait encore.

Je serre les dents. Vitesse : soixante-quinze. Le Savannah glisse d'une aile sur l'autre, le maintenir en ligne tient, dorénavant, plus de la magie que du pilotage. Si le vent change, je me crashe. Je repense aux obstacles éventuels ; il faut me poser très court. Super court, même. Déjà, je n'y vois pratiquement plus rien. Promis : si je m'en sors, je rentrerai plus tôt la prochaine fois !

Les détails du sol sont noyés dans l'ombre du crépuscule d'octobre. Dans dix minutes, il fera nuit noire. Pour couronner le tout, le temps se couvre du nord. Les yeux écarquillés, je relâche le manche. Fébrile, j'ouvre deux crans de volets. L'ULM semble hésiter et, un instant, je crois qu'il va tomber comme une pierre. Mais non, le moteur reprend quelques tours, ce qui me permet de cabrer un peu, tandis que les arbustes fouettent déjà la légère carlingue. Je coupe les gaz, pas de temps pour la finesse ! Une poignée de secondes s'écoule, comme si le temps retenait son souffle, puis les roues touchent enfin. C'est si violent que mon front heurte le montant de l'habitacle. Un, puis deux autres rebonds arrachent des hurlements de douleur au train d'atterrissage. Il gémit mais résiste. Lorsque la queue racle enfin à son tour, je freine à mort. Avant ça, c'était la culbute assurée !

Dire que le roulage est chaotique est un euphémisme. Je suis secoué comme une balle dans un shaker. Puis, arrive ce que je craignais... Une roue percute quelque chose et l'appareil valdingue en tête à queue. Je ne peux retenir un cri lorsque le harnais me rentre dans les côtes.

Couinement de pneus, craquements d'arbustes. Un tour complet de cette valse folle. Sur un dernier hoquet, le moulin s'arrête pour de bon. Le silence qui suit est d'une épaisseur irréelle. D'un coup, je relâche l'air de mes poumons. Je bafouille, juste pour entendre le son de ma voix et débloquent mes mâchoires :

— Merde. C'était chaud, mon petit vieux, c'était chaud brûlant !

C'est pile à ce moment-là que mes genoux se mettent à trembler. D'un geste machinal, je coupe le contact. Mais je sais bien que, dans quelques heures, il ne restera plus rien de mon bel oiseau. D'ailleurs, si je ne veux pas courir le risque d'un sort similaire, je dois m'activer. Personne ne viendra me chercher. Quand bien même un guetteur aurait assisté à ma prouesse, aucune équipe ne sortira de nuit. Voilà pourquoi nous n'embarquons pas de radio : ce serait un poids inutile. Je n'en suis équipé que pour les patrouilles rapprochées autour de la ville, afin de prévenir les attaques. La rareté des pièces de rechange rend ce matos intouchable. Tout en me libérant du harnais, je repense à San que j'ai rassurée avant de partir, comme chaque fois. « Ne t'inquiète pas mon ange, tout ira bien. Tu sais que je suis prudent... ».

Tu parles ! J'aurais dû me méfier de ce connard de mécano. Il était bien trop mielleux. Maintenant que j'y repense en m'extrayant de l'habitacle, une foule de détails me reviennent. Ses regards, ses silences... Par contre,

je ne vois pas une seule raison pour justifier une telle malveillance. Pourquoi, bordel ? Pour économiser quelques décilitres de bon carburant ?

Mouais.

Autour de moi, la nuit s'est refermée.

— Mon gars, va falloir filer en vitesse...

Juste après le crépuscule, ce sont les heures les plus noires. Vers le nord, les bois me masquent les feux de Pontault. Les brasiers sont toujours très hauts à l'amorce de l'hiver et la garde est doublée. Trois ou quatre kilomètres de plus et j'étais arrivé ! Je peste. Évidemment, au ras du sol et avec les détours, ça doit bien en faire cinq.

En hâte, j'attrape mon sac à dos. Il est lourd, le cochon. Pour une fois que le troc paie bien... J'en sors mon arme que je vérifie. Huit balles dans le barillet et une vingtaine de plus au fond de mes poches. Ok. Le canon froid passé dans ma ceinture a quelque chose de rassurant. Enfin, j'équilibre autant que je peux le contenu du sac. Aucune envie de traîner une batterie de casseroles derrière moi à travers la forêt.

Un dernier regard à la silhouette grise de mon avion blessé, ma main caresse la toile métallisée.

— Sacré vieux frère. Adieu...

Je vais devoir en restaurer un autre parmi les épaves du terrain. Pas de chance : en trois ans, c'est mon premier atterrissage forcé. Une sorte de record sur la piste de Pontault ! Le dernier patrouilleur, avant moi, s'est bousillé en cassant son quatrième engin au décollage. Alors que je me mets en route, une pensée incongrue me traverse l'esprit : je vais rater le dîner. De plus, c'est mon tour de « pédalage », ce soir. Mon vieil Armand va s'inquiéter et devoir fabriquer son courant seul. Pour un peu, ça me ferait sourire, si je n'avais d'autres préoccupations plus immédiates.

Il n'est pas facile de conjuguer vitesse et discrétion, surtout dans le noir. Le visage griffé de ronces, je me décide, au bout d'une dizaine de minutes, à ralentir l'allure. De toute manière, avec mon fardeau, je n'aurais pas tenu bien longtemps. Au sol, il fait plus chaud qu'en l'air et mon blouson de vol est bientôt insupportable. Encore des ronces. Que ne donnerais-je pour une bonne machette ! À cause de cette imprévoyance, je suis contraint de suivre le tracé de la route. En longeant le côté ouest, l'ombre des arbres me cache des dernières lueurs du crépuscule. Avec du bol— si mes jambes ne lâchent pas — en une heure et demie je devrais arriver à la porte sud.

Alternant la course et la marche, je navigue à l'aveuglette. Par chance, certains tronçons de la N104 ne sont pas trop défoncés et je parviens à trotter. Sans surprise, je pêche par excès de confiance. Encouragé par mon attitude, un arbre a tendu son bras noueux en travers du chemin. Juste au niveau du front. Bang ! Je valdingue à la renverse. Dans le noir, c'était vicieux et imparable. Le cul par terre, je grogne :

— Merde ! Quelle baffa...

Un moment, je reste assis pour reprendre mon souffle. C'est là, dans le silence du soir, que je les entends. Depuis le crash, je me forçais à ne pas y penser, mais il n'y a aucun doute : *ils* sont bien là. Tout près. Sans les bruits conjugués de ma course et de ma respiration, je les aurais détectés avant. Leurs éclats de voix sont parfaitement audibles.

À tâtons, je vérifie les sangles de mon sac. D'un revers de manche, j'essuie mon visage gluant. Je dois avoir une belle entaille au front. Pourtant, il m'est difficile d'en vouloir à cet arbre qui m'a, probablement, sauvé la mise.



Alors que je me mets en route, une pensée incongrue  
me traverse l'esprit : je vais manquer le dîner

À en juger par le son, encore cinquante ou soixante mètres et je me jetais dans leurs pattes !

Ils discutent et rient ; ils n'ont donc pas dû entendre mon « atterrissage ». Sinon, ils seraient en chasse. Sans doute dois-je cette bonne fortune au fait que je suis à contrevent pour eux. Je rampe vers le fossé où je me coule en silence. Non, je suis trop jeune pour finir à la cuve à méthane, ou pire : dans un estomac.

Ils causent en neuf-cube, un sabir hérité du parlé des anciennes banlieues mâtiné d'autres origines. Depuis l'éclatement du pays, c'est devenu une sorte de ralliement pour tous les coureurs des bois.

Il ne fait pas bon, pour un intra-muros, de tomber entre leurs mains. En particulier pour un « volant ». Nos patrouilles aériennes ont déjoué trop de leurs plans. Telles sont mes pensées en les entendant se rapprocher. Le temps semble se contracter d'un coup, comme s'il cherchait à m'étouffer. Là où je me trouve, le fossé ne fait qu'un mètre de profondeur. De plus, c'est une buse de béton en U, donc, à part les herbes du bord, pas grand-chose pour me dissimuler aux regards. Un instant, je songe à me glisser dans la forêt mais je devrais m'exposer. De toute façon, ils sont trop près maintenant. Les poings serrés, j'ai une dernière pensée pour le salopard de Melun.

Si la bande continue son chemin par la N104, elle va fatalement tomber sur le Savannah ! D'ici un quart d'heure ; maximum. Ensuite, pas besoin d'être très malin pour deviner quelle direction j'ai prise. D'autant que dans le noir, ils auront un sacré avantage sur le rat des villes que je suis. Je me contorsionne pour saisir le 22 à ma ceinture. Mes doigts n'atteignent que le vide !

— Merde et merde !

De justesse, je retiens un autre cri de dépit. Le coup de poing que je donne dans le béton me défonce une phalange. Impossible de retourner chercher l'arme. En un éclair, j'ai la vision de mon propre flingue agité sous mon nez par un type hirsute très content de lui. Pas le temps de gamberger ; ils sont là. Pourtant, on dirait bien qu'enfin la providence se décide à se ranger de mon côté. D'après le son de leurs voix, ils marchent sur la portion opposée de la route. Bien sûr, eux n'ont pas le souci de se cacher !

Respirant mieux, j'attends deux minutes avant de risquer un œil au-dessus du fossé. Leurs voix s'éloignent. J'aperçois un mouvement dans les arbustes mais ils sont déjà loin. À tâtons, je finis par localiser le flingue et, cette fois, je le garde en main. Tout en courant plié en deux, je passe en revue les options. Tenter de brouiller

mes traces ne serait qu'une perte de temps : les hors-murs sont maîtres pisteurs par nature. Le seul espoir réside dans mes jambes déjà durcies par l'effort. Du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais couru autant, ni aussi vite. N'empêche, j'ai la sale impression de sentir leur souffle entre mes omoplates. Je n'ose m'arrêter pour écouter, ni même récupérer un peu.

Il me reste à espérer que quelqu'un me reconnaisse sur la barricade sud et, surtout, qu'ils n'aient pas changé la disposition des pièges. De toute façon, je ne pourrai sans doute pas rejoindre le check-point de Lognes : il est à un bon kilomètre plus loin. Mille petits mètres, autant dire l'infini.

Pour me donner du courage, je pense à San qui doit m'imaginer rentrant chez moi. Bon sang, comme ce minuscule appart' ressemble au paradis, vu d'ici ! Si je m'en sors, jamais plus je ne rechignerai à pédaler sur le générateur commun. Cette pitoyable tentative pour éloigner mon esprit du danger se finit d'un coup. Devant, dans l'obscurité touffue, un jappement à claqué qui m'arrête net.

— Des chiens ! ... manquait plus que ça.

Rendus à la sauvagerie primitive depuis des lustres, les canidés se sont formés en groupes très mobiles. En meute, ils chassent tout ce qui passe à portée de leurs mâchoires. Ils traînent souvent aux abords des villes, fouillant les tas de détritus. Seuls les croisements les plus résistants ont tenu le choc. De nos jours, le type dominant est une sorte de berger allemand hirsute, en un peu plus grand. Ils constituent la principale source d'alimentation des hors-murs. Et vice-versa.

Impossible de rester sur place, avec les autres qui peuvent rappliquer dans mon dos. Une chose est sûre : les bestioles m'ont senti. Autour de moi, la forêt se resserre. Les arbres se fondent en une masse compacte et hostile. Je crois deviner deux escarbilles jaunes dans l'ombre. Mon imagination fait le reste. La brûlure des canines ; la curée...

Quelques mètres plus loin, je pénètre dans un espace dégagé, une clairière au milieu des arbustes qui colonisent la route. Les vestiges du dernier campement des H-M. Au milieu grésillent des braises encore chaudes que je sentais depuis un moment déjà. Les clebs aussi les ont renflées. Des reliefs de repas. Je dois sortir de ce périmètre.

Alors que je m'élançais, foutu pour foutu, direction la ville, un mouvement sur ma droite me raidit. Bras tendus, je pointe mon arme. Un autre bruit à gauche. Les fauves m'encerclent. Ils sont efficaces, plus encore que leurs aînés des steppes. Je grimace. Ils attendent, tapis à la limite de la clairière, que je me jette entre leurs dents. Malgré la fraîcheur grandissante de ce début de nuit, mes fringues me collent à la peau. Du pouce, j'arme le 22 mais, dans l'obscurité, quelle chance ai-je de survivre plus d'une minute ?

Ouvrir un passage, droit devant moi. Ça marchera peut-être. Il faut que ça marche. Mon doigt commence à enfoncer la détente lorsqu'un concert d'aboiements s'élève. Bientôt montent des appels brefs ; humains, ceux-là. Déjà... Le groupe d'H-M est sur mes traces. Le cauchemar empire.

Dans le noir, je perçois des frôlements au plus profond des fourrés. Des choses rapides courent, bondissent, s'interpellent en grognant. Sans réfléchir, je profite de ne plus être le centre d'attraction pour filer aussi vite que cette course d'aveugle me le permet. Les branches et les ronces me cinglent, je n'en ai cure. En arrière, des cris et des aboiements furieux résonnent, déchirant le crépuscule. La meute a trouvé un adversaire à sa taille. Des coups de feu claquent.

Dix fois, vingt fois, je trébuche, m'étales et me cogne. Le sac me scie les épaules, peu importe : je ne sens rien, à nouveau j'ai des ailes.

Quand, enfin, la barricade me surplombe de sa masse, j'ai l'impression d'avoir été roué de coups. Sur le chemin de ronde, de grands feux montent vers le ciel troué d'étoiles et dissipent la nuit alentour. Comme si mes jambes n'attendaient que cet instant, elles cèdent soudain sous moi. À genoux et tremblant comme une feuille, je tente de récupérer un sursaut d'énergie. Rien ni personne ne semble me suivre, les hors-murs — à deux et quatre pattes — ont dû solder leurs comptes entre eux.

Après une courte réflexion, je juge dangereux d'attendre qu'une patrouille passe là-haut. Au prix d'un cri de douleur, je me redresse et pars en boitillant vers la porte est ; celle de Lognes. Ici, la zone a été presque débarrassée de sa végétation pour créer une bande de sécurité le long de la barricade. C'est un avantage à double tranchant : je suis devenu une cible facile. Non seulement pour ceux de l'extérieur, mais aussi pour un garde trop zélé qui oublierait les sommations d'usage...

Côté pièges, tant que je ne tente pas l'ascension de la barricade je ne risque rien. En principe.

La dernière centaine de mètres est une authentique torture. Mentale et physique. Un supplice qui oscille entre espoir fou et certitude qu'une flèche, ou une balle, est en train de se diriger vers mon dos. Le sac pèse une tonne et mon bras engourdi peine à retenir le 22. Hors de mon corps, j'assiste à la fin. Je vois cet être malmené se traîner ; déjà mort.

Le grand portique de fer semble encore si loin. Tellement loin, dans la lueur des braseros.

Tout tourne, le sang va faire exploser mes tempes.

Flash.